



**HAL**  
open science

## Claudel, maître espion (Copenhague, 1919-1921)

Claude Pierre Perez

► **To cite this version:**

Claude Pierre Perez. Claudel, maître espion (Copenhague, 1919-1921). *Histoires littéraires*. revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX et XXe siècles, 2021, XXI (87). hal-04442373

**HAL Id: hal-04442373**

**<https://hal.science/hal-04442373>**

Submitted on 18 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Claudiel, maître espion*  
(Copenhague, 1919-1921)

A la mi-février 1919, Claudel -cinquante-et-un ans- rentre à Paris après deux années au Brésil en qualité de ministre plénipotentiaire.

Il avait acheté là-bas « du blé, de la viande en conserve, du lard pour les armées », comme il le dira plus tard, en insistant bien sur le lard (ou parfois aussi sur les haricots) histoire de faire enrager les Surréalistes qui se faisaient une idée moins triviale, plus éthérée, des activités d'un poète<sup>1</sup>. Il était surtout parvenu à récupérer une (petite) partie des quelque quatre milliards de francs que de grandes banques françaises, Banque des Pays Bas en tête, avaient étourdiment prêtés à diverses entreprises parfois excessivement suspectes, au premier rang desquelles un énorme, disparate et fragile édifice spéculatif, un *omnium*, comme on disait à l'époque, baptisé *Brazil Railway*. Bien entendu, il y avait aussi poursuivi son œuvre dramatique et poétique : *La Messe là-bas*, *L'Ours et la lune*, qu'Aragon qualifierait bientôt de pièce dada, et même un ballet *L'Homme et son désir*, que Nijinski aurait peut-être dansé s'il n'avait sombré dans la psychose. Mais il ne sera guère question dans ces quelques pages que du métier diplomatique, et fort peu des arts de la scène.

De retour en France, le Ministre entre deux postes continue quelque temps de s'occuper des affaires brésiliennes (son successeur n'est encore ni nommé, ni connu) tout en travaillant rue de Constantine au Service de documentation de la Conférence de la Paix. Cette dernière a débuté en janvier, elle va durer plus de six mois, jusqu'en août. Claudel n'est pas au nombre des négociateurs, il est de ceux qui préparent leur travail. Et il est sûrement bien informé de ce qui se prépare, grâce à son ami Philippe Berthelot qui, lui, participe aux discussions, même s'il n'a pas été nommé, comme il l'espérait, négociateur principal : Clémenceau lui a préféré Paul Dutasta, qui passe à tort ou à raison pour être son fils naturel.

C'est le même Berthelot, en tout cas, qui se charge de trouver un autre poste à Claudel. Il est question un moment de l'envoyer à Varsovie, ce qui conviendrait tout à fait au poète et diplomate. Il a de la tendresse pour la Pologne et surtout pour une Polonaise, Rosalie Lintner, née Scibor-Rylska. Elle a été sa maîtresse en Chine (on la connaît mieux sous le nom d'Ysé) et lorsqu'il était au Brésil, justement, elle a renoué par lettres avec lui, avant d'interrompre de nouveau leur correspondance lorsque son mari l'a rejointe.

D'autre part, Varsovie serait un poste particulièrement intéressant : la Pologne est alors en guerre avec la Russie bolchevique, c'est l'avant-poste de la défense de l'Occident contre la Révolution, la France y envoie une mission militaire en 1919. Claudel, en Pologne, serait aux premières loges pour observer ce qui se passe à l'est. Ce n'est pas qu'il ait beaucoup de sympathie pour les bolcheviks. Mais l'importance de l'événement ne lui échappe pas. Comme 1789, 1917 est « une révolution contre le hasard »<sup>2</sup>. En octobre 1919, il juge durement la chambre bleue sortie des urnes (lui n'a pas voté). Et parmi les raisons qu'il donne de son mépris pour le parti vainqueur, c'est qu'il est petit bourgeois et boutiquier, « détaché de tout idéal quelconque, féroce et étroitement nationaliste et attaché à ses intérêts » ; c'est aussi qu'il est « le dernier à pouvoir comprendre le phénomène russe »<sup>3</sup>, qui est de toute évidence l'un des *phénomènes* (notons le mot) marquants de l'époque.

Tout bien pesé, cependant, Claudel ne va pas en Pologne. Le 3 juin, on lui propose la Légation

---

1 Interview à *Il Secolo* résumée dans *Comoedia*, 24 juin 1925.

2 Claudel à Gabriel Frizeau, dans Claudel, Jammes, Frizeau : *Correspondance*, Gallimard, 1952, p. 130.

3 P. Claudel : *Journal*, Gallimard, Pléiade, 1968, I, 463.

de France au Danemark, il y est nommé le 7 juillet, et prend ses fonctions à Copenhague le 5 août.

\*

Pourquoi envoyer Claudel au Danemark ? La réponse donnée par ses biographes, c'est qu'on l'envoie siéger dans la Commission internationale du Schleswig, instituée par le traité de Versailles.

Le Schleswig, au sud de la péninsule du Jutland, à la jointure des deux états, avait longtemps été disputé, avant d'être conquis par la Prusse en 1864, puis annexé de fait par l'Empire allemand. Conformément au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, cher au Président Wilson, la Conférence de la paix avait décidé d'un plébiscite chargé de redéfinir -ou non- la frontière. Une commission internationale avait été constituée, avec quatre commissaires: un Norvégien, un Suédois, un Anglais qui présidait, et un Français, Claudel. Le traité, signé le 28 juin 1919, entra en vigueur le 10 janvier suivant (il fallait le temps de le faire ratifier) et la commission put enfin se transporter sur les lieux, dans la petite ville de Flensburg -ou Flensborg, c'est selon. Deux zones avaient été définies, l'une au nord de la province, l'autre au sud. Elles votèrent chacune à leur tour, en février puis en mars 1920, alors que l'Allemagne était en ébullition. La première des deux choisit de devenir danoise, la seconde de rester allemande. Claudel chercha à obtenir des modifications de détail; mais ni les Danois peu soucieux de tirer les moustaches du chat allemand, qui à l'évidence ne resterait pas éternellement dans le même état de faiblesse, ni les Anglais, pressés d'envoyer leurs troupes en Irlande où les indépendantistes leur donnaient du fil à retordre, ne lui en laissèrent l'occasion. Il dut reconnaître en partant que la frontière n'était pas celle qu'il avait souhaitée.

Cette mission n'est manifestement pas la plus considérable de toutes celles qu'il a remplies au cours de sa longue carrière diplomatique. Au regard des champs de bataille encore fumants qu'il visite durant cette période à plusieurs reprises, elle paraît modeste, sinon dérisoire. Mais enfin, Copenhague offre l'avantage d'être peu éloignée de Paris. Le Ministre lit Valéry -*la Jeune Parque*- avec admiration, rêve à Hamlet, va se baigner à Elseneur, apprend à monter à bicyclette, renverse une vieille dame avec son vélo, pêche de nouveau avec Ysé retrouvée à Paris et à Londres, fait la connaissance de leur fille Louise, qu'il n'avait encore jamais rencontrée, et commence d'écrire le *Soulier de Satin*.

Poste d'attente, donc, le temps qu'il puisse accéder au rang d'ambassadeur et qu'une ambassade intéressante se libère ? Ou bien y aurait-il autre chose ? Cette affaire du Schleswig est-elle bien la seule raison de sa présence à Copenhague? On peut se poser la question.

À cette époque, on constate qu'il continue de s'intéresser à la Russie, il se documente assez précisément. Il lit des livres (Serge de Chessin : *Au pays de la démence rouge*, Plon, 1919) il lit aussi le périodique *The New Russia*, publié à Londres par des émigrés russes. Il recommande cette revue à Jacques Rivière en lui signalant particulièrement les articles d'un certain Dioneo, qui est le pseudonyme de Schlovski. Non pas Viktor Borisovitch, le formaliste bien connu, mais son oncle, Isaak Vladimirovitch. Les articles de Dioneo sont, dit-il, « d'une grande valeur instructive et littéraire »<sup>4</sup>. La valeur littéraire ne surprend pas trop dans une revue dont le rédacteur en chef se nomme Vladimir Nabokov. Non pas Vladimir Vladimirovitch, l'auteur de *Lolita*, il est vrai, mais son père, Vladimir Dimitrievitch.

Et puis, il n'y a pas que ces lectures. Il y a aussi, et il y a surtout, plusieurs volumineux cartons d'archives. Ces cartons, conservés aux archives des Affaires étrangères à Nantes sont intitulés dans les inventaires « Renseignements sur le mouvement bolchevique ». Leur contenu déborde cet intitulé.

\*

Pour comprendre ce dont il retourne, il faut se souvenir qu'en 1919, tout le centre et l'est de l'Europe est en ébullition. Révolution en Russie, guerre en Pologne et dans les états baltes, graves incertitudes en Allemagne. Se souvenir aussi qu'à ce même moment la France n'a plus

---

4 PC à J. Rivière, 27/9/1920, dans *Correspondance*, Gallimard, 1984, p. 260.

d'ambassadeur en Russie : le dernier, Joseph Noulens, vient de rentrer à Paris. Elle n'en a pas non plus à Berlin, jusqu'à la nomination d'un chargé d'affaires, Marcilly, en janvier 1920.

Or, Copenhague est très proche de l'Allemagne. Elle n'est pas non plus tellement éloignée de la Russie. Elle est au bord de cette mer Baltique autour de laquelle se distribuent les pays à feu et à sang dont il vient d'être question. Copenhague, capitale d'un état resté neutre durant toute la guerre, abrite alors quantité de réfugiés. Quel meilleur endroit pour rassembler des informations sur l'ensemble de la zone ?

Rien d'étonnant, par conséquent, si c'est à Copenhague que s'engagent à la fin 1919 les premiers pourparlers directs entre Anglais et Russes. Il s'agit en principe de négocier un échange de prisonniers, rien de plus, mais qui est est dupe ? L'émissaire russe n'est autre que Maxime Litvinov. Des bolcheviks scandinaves et allemands font le voyage de Copenhague afin de rencontrer l'éminent personnage. Avant cela déjà, la ville passait pour un centre de propagande bolchevique. Sa réputation ne va pas s'améliorer. Claudel suit tout cela de près. Il rencontre le négociateur britannique, le député travailliste James O'Grady, et transmet à Paris le contenu de leurs conversations. Il rencontre aussi l'ambassadeur américain, Norman Hapgood, dont la femme parle le russe couramment. Hapgood a été envoyé au Danemark principalement pour s'occuper des affaires russes. Tiens donc : est-ce que ce pourrait être également le cas de Claudel ? Est-ce que ses chefs au Quai d'Orsay auraient pu regarder les cartes, comme avaient fait les chefs de l'ambassadeur Hapgood?

\*

Ces conversations anglo-russes entre O'Grady et Litvinov, en tout cas, sont de toute première importance. De proche en proche, elles vont conduire à la levée du blocus et à la reconnaissance du gouvernement bolchevique par la Grande Bretagne<sup>5</sup>. On comprend que Berthelot ait jugé très intéressantes les dépêches que Claudel envoyait depuis Copenhague, et qui sont aujourd'hui classées, non sans de bonnes raisons, dans le dossier *Russie* des archives du Quai d'Orsay<sup>6</sup>.

La vérité cependant oblige à dire qu'on ne sait pas quelles sont au juste les dépêches que Berthelot, en janvier 1920, a jugé si pleines d'intérêt. Claudel en effet ne se contente pas de l'informer sur les négociations entre O'Grady et Litvinov. Les diplomates anglo-saxons ne sont pas son unique source. Il peut compter également sur d'autres, plus occultes, et sur l'aide de plusieurs journalistes. En particulier sur celle d'un nommé Caro, en poste à Berlin avant-guerre, désormais correspondant à Copenhague de *L'Intransigeant* et du *Morning Post*.

C'est par l'intermédiaire de ce Caro que la Légation française reçoit les notes de « l'agent Claude » (depuis Berlin), de « l'agent Amic » et encore de « l'agent Eugène », dit également KX. Cet Eugène, dont le véritable nom serait Trokzky (?), particulièrement bien informé, et rémunéré 3000 couronnes par mois, est lui aussi journaliste, et membre du parti socialiste révolutionnaire russe. Ses informations, que Claudel utilise d'ailleurs comme il fait de toutes les autres, avec beaucoup de méfiance et de circonspection, portent en particulier sur la situation en Russie, sur les intentions de Lénine.

Les notes qui parviennent à la légation sont généralement brèves, mais elles sont très nombreuses. Ce sont elles qui remplissent, pour l'essentiel, les cartons d'archives mentionnés plus haut. Elles concernent la propagande bolchevique dont le Danemark serait l'un des foyers ; l'action de Jacques Sadoul en Russie ; les négociations germano-bolcheviques et germano-américaines (et les crédits consentis par ceux-ci à ceux-là).

Le 30 septembre 1920 (les négociations pour mettre fin à la guerre entre Russes et Polonais battent leur plein) parvient le compte rendu très détaillé d'une réunion du Conseil militaire supérieur de l'Armée Rouge qui s'est tenue au domicile personnel de Vladimir Illitch : on en retiendra que celui-ci a donné comme consigne d'atteindre la France et la Grande-Bretagne dans leur colonies.

D'autres notes concernent la situation économique allemande ; la préparation d'un coup d'état

---

5 Archives MAE, Russie, tome 160. V. aussi *Journal*, op. cit. I, 456.

6 Archives MAE Nantes, 15 janvier 1920.

de droite en Allemagne, en 1919-20, dans le but de reprendre la guerre contre la France ; les chances de succès de l'alliance passée entre une fraction des Russes blancs et certains conservateurs allemands... Ce beau monde ne projette rien de moins que de remettre sur le trône le Tsar d'un côté, Guillaume II de l'autre, et de les réconcilier pour reprendre la guerre main dans la main contre l'Entente.

\*

On sait bien que les ambassadeurs ont cette fonction-là aussi. Tout de même : Claudel en tête de réseau d'espionnage, c'est un rôle qui manquait à sa panoplie, pourtant bien fournie.

Mais cet épisode ignoré de ses biographes suggère également d'autres réflexions. Il montre que Claudel a eu de la révolution russe et du bolchevisme une connaissance singulièrement plus précise qu'il n'est de bon ton de le dire. Après Copenhague, il ira au Japon, dont les troupes sont alors engagées dans l'Extrême-Orient russe. Et après le Japon aux États-Unis où il lira attentivement, outre divers témoignages, les reportages très précis de plusieurs journalistes anglo-saxons ayant voyagé en URSS: ceux de Knickerbocker dans le *New-York Evening Post*, ceux d'Edwin James dans le *New York Times*, d'autres dans le *London Times*. Il découvrira ainsi dès 1930-31, avant que ses confrères gens de lettres ne partent l'un après l'autre en pèlerinage en URSS, le plan de cinq ans, l'industrialisation de l'agriculture, l'énorme machine industrielle, et la prison à grande échelle, que le pays de Staline est en train de devenir -sans oublier l'aide, indispensable, apportée par les États-Unis en capitaux, en machines, en hommes<sup>7</sup>. En 1938 encore, il publiera dans la NRF un assez long article qui cite longuement et élogieusement Boris Souvarine et commente deux livres qui venaient de paraître<sup>8</sup>. Le parallèle entre l'URSS de Staline, l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie fait de ce texte impitoyable une analyse succincte, mais précoce, des origines et des caractéristiques du ou des totalitarismes.

L'épisode danois montre d'autre part que la description qui a été faite de l'action diplomatique de Claudel, qui est un homme secret, et qui à l'inverse de tant de vieux ambassadeurs, n'a jamais écrit de mémoires diplomatiques, est aujourd'hui encore incomplète et parfois approximative.

Il ne serait pas difficile d'en donner d'autres exemples.

Claude Pérez  
Aix Marseille Univ, CIELAM, Aix-en Provence, France

*Ce texte reprend, en le développant, un fragment d'une nouvelle biographie de Claudel : Je suis le contradictoire, Paul Claudel, biographie, à paraître à l'automne aux éditions du Cerf.*

---

7 V. plusieurs dépêches diplomatiques de décembre 1930, puis mai 1931 dans *Cahiers Paul Claudel*, XI, pp. 218-225, 248 sq. Il reçoit également des informations de Massignon qui a visité l'URSS en 1931.

8 « Une saison en enfer », NRF, 1<sup>er</sup> août 1938. Claudel y rend compte de Yvon [Robert Guiheneuf] : *L'URSS telle qu'elle est*, préfacé par A. Gide ; et Anton Ciliga : *Au pays du grand mensonge*. Mais l'article déborde le simple compte rendu.